

Karl-Josef GILLES, *Der römische Goldmünzenschatz aus der Feldstraße in Trier*. Trèves, Rheinisches Landesmuseum Trier, 2013. 1 vol. 268 p., nombr. ill. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 34). Prix : 98 € (relié). ISBN 978-3-923319-82-4.

Vingt ans après la découverte en 1993 du trésor d'*aurei* de la Feldstraße à Trèves, Karl-Josef Gilles nous offre un catalogue exhaustif de ce qui constitue numériquement parlant le plus important trésor d'or antique de l'Occident romain, avec plus de 2 650 pièces (soit 18,5 kg) dont 2 518 sont désormais conservées dans les collections du Landesmuseum Trier. Découvert fortuitement lors de travaux de terrassement, le trésor était réuni dans un récipient de bronze, une sorte de marmite munie d'un couvercle à anse, enterré sous le sol d'une cave antique. Cette dernière fait partie d'un édifice appartenant à un quartier résidentiel situé dans la partie ouest de la ville, à quelques centaines de mètres du cours de la Moselle. L'essentiel du dépôt a été dispersé lors de sa malencontreuse découverte à la pelleuse. On comprend mal l'absence d'un suivi de cette zone « sensible », puisque la même parcelle a livré, dès 1628, un important trésor d'argenterie réunissant 49 récipients décorés. Le dépôt de Trèves débute en 64, au moment de la réforme monétaire de Néron qui marque la diminution de la masse de l'*aureus*, passant du 1/43^e au 1/45^e de livre. De ce fait, deux monnaies seulement sont antérieures à ce moment. Le *terminus post quem* final se situe entre 193 et 196, au début du règne de Septime Sévère. L'essentiel du numéraire se concentre sous les règnes de Néron (34,4 %) et de Vespasien (32,4 %). Les émissions postérieures à la mort de Titus (81), qui s'étalent pourtant sur cent vingt années, ne représentent en fin de compte que le quart à peine de la trouvaille. De nombreuses pièces, 413 au total, et tout spécialement celles de Néron et de Vespasien, portent des marques indiquant peut-être la vérification de l'aloi et de la masse des monnaies. On retrouve parmi ces manipulations d'origine privée des poinçons imprimés (lettres C, K, O, OC, P, S et X) mais également des graffiti qui se limitent dans la plupart des cas à une unique lettre parmi lesquelles le C domine. Ce phénomène avait été relevé dès 1972 par M. Thirion lors de l'étude du trésor de Liberchies. La fouille minutieuse de la partie du dépôt parvenue intacte en laboratoire a montré que les pièces avaient été en partie disposées sous forme de rouleaux emballés dans du tissu. Ces longues piles d'une centaine de pièces environ, posées de chant, ne montrent pas de sélection particulière (dates de frappe, types iconographiques). Le trésor de Trèves offre la caractéristique de posséder deux *terminus post quem*. En effet, l'essentiel de la trouvaille comprend des *aurei* de Néron et de Vespasien fort usés, et un ensemble de monnaies neuves s'achevant en 167/168. Cette première thésaurisation reste en l'état pendant près de trente ans, moment de l'adjonction d'une petite bourse de six monnaies neuves émises peu après 193. Ce double *terminus* est un phénomène relativement fréquent. Dans le cas présent, la première phase de thésaurisation, celle qui s'achève en 167/168, est mise sur le compte de la peste, localement documentée par une inscription (*CIL* XIII, 3636). Le second *terminus*, celui de 193/196, est attribué aux guerres civiles qui succédèrent à la mort de Commode. Ici également, une inscription nous offre une probable clef d'interprétation. Elle est datée de 197 (*CIL* XIII, 6800) et nous informe sur le siège de Trèves par Clodius Albinus et la libération de la cité par les soldats de la XXII^e légion. Nous disposons dès lors de deux contextes historiques qui permettent de comprendre la raison de l'enfouissement

de cet important trésor, sans toutefois expliquer sa non-récupération après sa seconde mise en terre. K.-J. Gilles évoque à ce propos le décès inopiné de son propriétaire, peut-être un partisan d'Albinus. La mise en parallèle du trésor avec les autres dépôts d'or constitués entre les règnes de Néron et de Caracalla est un passage obligé. Ce chapitre est décevant par son incompréhensible faiblesse documentaire (carte p. 75). Pour la France, par exemple, l'auteur recense 18 dépôts, en se fondant sur un article de Regling ... datant de 1931. Il ignore donc à la fois les neuf volumes des *Trésors monétaires antiques de la France*, publiés entre 1982 et 1994, et surtout la série *Trésors Monétaires*, éditée annuellement par la Bibliothèque nationale de France depuis 1979. Un survol de la table des matières de cette dernière publication nous permet d'ajouter sept trésors à la liste. Nous avons par ailleurs montré que les dépôts 25 et 26 (Reims I et II) ne formaient qu'un seul ensemble. De même, pour la Belgique, deux dépôts au moins devraient s'ajouter aux six connus de K.-J. Gilles. Et là encore, il existe une série de 18 (!) volumes des *Trouvailles et trésors monétaires en Belgique* qu'il eût été utile de dépouiller. Ainsi, le vide apparent de découvertes dans les deux tiers de la Gaule aurait été partiellement comblé par ces trouvailles récentes, bien documentées et aisément accessibles. Malgré ce bémol, le catalogue de la trouvaille de Trèves deviendra, si ce n'est déjà fait, une référence essentielle de la numismatique du Haut-Empire romain.

Jean-Marc DOYEN

Éric FOLLAIN, *Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie. Images de synthèse et paysage urbain*. Autun, Éditions Mergoïl, 2015. 1 vol. 250 p., 220 fig. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 30). Prix : 48 €. ISBN 978-2-35518-048-4.

Il est particulièrement délicat de rendre compte d'une recherche comme celle-ci, car, si elle repose sur un examen indiscutablement approfondi des vestiges, elle extrapole nécessairement sur de nombreux points en raison des lacunes inévitables de la documentation, de l'état actuel des ruines – un site fouillé il y a quatre-vingts ans et imparfaitement publié par son inventeur par suite de la guerre –, de la présence de vestiges de phases successives parfois indistinctes et de restaurations engagées à des fins touristiques dans les années 1960 et qui ont pu dénaturer par endroits l'état final de la fouille. « Il ne s'agit pas de proposer une étude monographique de chacun des bâtiments mais d'utiliser la technique des images de synthèse pour évoquer un paysage urbain », écrit J.-L. Lamboley, le directeur de la Mission archéologique française en Albanie, dans sa préface (p. 8). Et c'est bien d'évocation qu'il s'agit, comme pour celles, graphiques celles-là, dont J.-Cl. Golvin s'est fait une spécialité, voire pour celles des « Envois de Rome », auxquelles se réfère à plusieurs reprises É. Follain. L'image de synthèse archéologique se situerait ainsi dans « la continuité d'une pratique inhérente à la discipline. Un pinceau ou une souris ne sont alors pas si différents pour que l'image mentale d'un édifice, disparu ou mutilé, construite par un architecte et/ou un archéologue, devienne communicable » (p. 19). Elle est enfin, on ne l'oubliera pas ici, « une invitation à débattre » (p. 30). Encore faudrait-il qu'elle soit sans cesse mise à jour, au fur et à mesure de l'avancement de la recherche, pour éviter de figer un état qui, dans un cas extrême comme celui du centre monumental d'Apollonia à l'époque romaine, concerne déjà un « ensemble composite » (p. 34).